

Chapitre 1

Jean-Baptiste Gagnon, sa fille Yvonne et son petit-fils s'étaient réfugiés à leur maison de campagne pour échapper aux menaces qui pesaient sur leur tête.

Yvonne n'avait pas saisi tout le côté tragique des événements et son fils n'avait pas été en âge de comprendre. Seul Jean-Baptiste connaissait l'étendue du drame. Les mois de l'affreux cauchemar qu'il venait de vivre le faisait encore trembler. Sa nature, foncièrement pacifique, aggravait la situation, la lui rendant plus insupportable.

La jeune femme ouvrit toute grande la porte de l'armoire où s'entassaient des jeux disparates qui font le bonheur des enfants et le jeune Mathias s'y donna à cœur joie. Le plancher de la salle familiale fut bientôt jonché de balles, blocs, crayons, soldats de plomb et bientôt le vacarme ajouta au désordre.

Yvonne n'entendait pas. Elle se tenait bien droite, les bras posés sur la table, le regard perdu dans l'infini. L'inquiétude la subjuguait.

Jean-Baptiste, assis sur les marches du perron, les coudes appuyés sur les genoux, cachait son visage dans ses mains et tentait de mettre de l'ordre dans son esprit traumatisé. Voué à l'attente dans l'incertitude, conscient de son impuissance, Jean-Baptiste ployait sous le joug de la souffrance.

L'horrible tragédie qu'il vivait aujourd'hui était la conséquence directe d'une erreur bêtement commise presque un demi-siècle plus tôt.

Aurait-il pu soupçonner alors que sa belle-sœur, Fabienne,

était déjà la maîtresse du voisin? Naïvement, il avait prévenu son frère de ce qu'il croyait être une amitié naissante. Connaissant le tempérament belliqueux de son aîné, il aurait dû réfléchir aux conséquences éventuelles de sa mise en garde. Et l'inévitable s'était produit!

Jean-Baptiste croyait avoir chèrement payé pour son étourderie, ce jour où Louis-Philippe monta sur l'échafaud en expiation de son crime, le meurtre de l'amant maudit.

Tout au long des années qui suivirent, il prit soin des membres de sa famille, victimes directes du terrible drame, et l'aîné des enfants passa sous sa tutelle. Il aima Onésime comme il aurait aimé son propre fils, pourvu à ses besoins matériels et autres. Il paya ses études et tenta par tous les moyens de bien le protéger, jusqu'au jour fatidique où, une fois de plus, la marque indélébile laissée par le meurtre commis par Louis-Philippe déclencha un autre drame.

Onésime caressait le rêve d'accéder à la prêtrise et ce, sans l'assentiment de son protecteur. Lorsqu'il apprit la nouvelle, Jean-Baptiste piqua une colère noire. En présence du directeur du séminaire, il laissa tomber les mots terribles : « Toi! le fils d'un pendu ». Les mots cruels n'avaient pas sitôt franchi ses lèvres qu'il les regrettait déjà. Mais il était trop tard, le mal était fait. Le clergé n'admettait pas dans ses rangs le fils d'un pendu!

Onésime disparut, rompit tout lien avec sa famille. Il ne devait réapparaître que plus tard, beaucoup plus tard, portant dans son cœur ulcéré une soif malade de vengeance.

Que de questions sans réponses! Pourquoi Onésime avait-il refait surface après une aussi longue absence? Se pouvait-il qu'il eût mijoté sa haine pendant toutes ces années? Le temps n'aurait donc pas réussi à amenuiser une rancune trop profondément ancrée? Serait-ce qu'il aurait été incapable du sentiment sublime qu'est le pardon? Aurait-il entretenu cette soif de vengeance dans un repli de son âme?

Un autre point obscur obsédait Jean-Baptiste. Comment Onésime l'avait-il repéré, lui, et sa famille? Yvonne détenait peut-être la réponse, mais il serait maladroit de la questionner maintenant. Ça ne pourrait manquer d'éveiller en elle des soupçons, lui indiquerait qu'ils s'étaient connus, autrefois, ce qui ne ferait qu'envenimer la situation.

« Pourquoi tous ces drames? Pourquoi? Grand Dieu! J'ai

aimé les miens sans réserve, je les ai tant aimés! Et par ma faute, Yvonne, la plus vulnérable de toutes mes filles, subit un traumatisme qui pourrait perturber à jamais ses réactions émotionnelles. Il faut que tout cela cesse avant qu'il ne soit trop tard! Fasse le ciel qu'elle réussisse à surmonter l'épreuve! Saurai-je la protéger contre mon mécréant de neveu? Saurai-je lui redonner confiance dans la vie, dans les êtres? Pourrai-je l'entourer de toute la sécurité nécessaire? Aurai-je le tact et la patience requis? Et l'enfant? L'enfant! »

Jean-Baptiste, prostré, sanglota. Il se sentait si foncièrement coupable, si démuni, si désemparé!

Il se remémorait les événements qui marquaient le début du drame, depuis le jour où sa fille Yvonne lui confia qu'elle attendait un enfant dont le père portait le prénom de Mathias.

Celui-ci, lorsqu'il fut informé de la grossesse de la femme, disparut, se complut d'abord à informer Jean-Baptiste du rôle qu'il avait joué dans cette histoire morbide. Un coup monté, une vengeance, un acte bas et vil porté par son neveu Onésime, qui avait choisi d'atteindre le père en se servant de sa fille naïve. Dès lors débuta un calvaire effroyable qui ne devait pas de sitôt prendre fin.

La jeune mère ne s'expliquait pas cette disparition et faisait des recherches pour retrouver son amant. Un jour fatal, elle eut la maladresse de mettre son jeune fils en présence de ce père dénaturé. C'est alors que s'opéra dans son âme noire un revirement dont il ne se serait pas cru capable.

Onésime, qui avait parcouru le monde, affronté des durs, flâné dans les bas-fonds, remué des foules, déjoué la justice, jonglé avec le danger, Onésime, à son grand désarroi, sentit surgir en lui quelque chose de nouveau, d'insolite, d'alarmant. Quelque chose qu'il tenta de vaincre, de surmonter. Incapable de donner un nom à cette force qui radiait de son fils, il crut d'abord qu'il s'agissait d'une faiblesse passagère. Son âme combative et haineuse ne sut saisir la grandeur et la pureté de cette émotion troublante qui, il lui fallait l'admettre, ne cessait de le hanter. Il aimait ce fils, même s'il ne parvenait pas à se l'avouer. Il aimait ce fils et plus les jours passaient, plus son désir de mieux le connaître et de s'en faire aimer grandissait en lui. Il voulait ce fils, la chair de sa chair. Il n'épargnerait rien ni personne pour l'avoir bien à lui.

Son esprit diabolique lui inspira des manœuvres aber-

rantes. Confiant dans l'idée que sa compagne le seconderait dans son plan, il n'hésita pas à se révéler. Le jour où les deux hommes furent confrontés, Jean-Baptiste hurla sa colère. Alors sa fille Yvonne lui lança un ultimatum : Jean-Baptiste devait accepter la présence d'Onésime, sinon elle fuirait avec lui en emmenant son fils!

Jean-Baptiste s'inclina, il renonça à la lutte, fit mine de s'avouer vaincu. C'était le seul moyen de surseoir à un plus grand drame. Il crut qu'en temporisant ainsi, avec le temps, il pourrait ramener Yvonne à de meilleurs sentiments. Il accepta donc Onésime sous son toit, car c'était le seul moyen à sa portée de pouvoir protéger ses enfants.

De nature paisible, Jean-Baptiste tenta de concilier les situations. Il prit beaucoup de temps à comprendre que son manque de fermeté avait ouvert toute grande la porte au malheur; Onésime avait gagné la première manche de son pari. Il avait réussi à imposer sa présence à l'oncle tant détesté et ce, depuis sa tendre enfance.

Il ne lui restait plus qu'à assouvir sa vengeance. Il s'emparerait des biens de la famille, se débarrasserait de l'encombrante Yvonne et alors, il aurait auprès de lui, et de lui seul, le jeune Mathias, son fils.

Yvonne, aveuglée par l'amour, ignorante des liens qui unissaient les deux hommes, n'aurait pu imaginer être la victime d'une aussi sale intrigue.

L'enfant aima d'emblée ce père qui sut l'amadouer. Onésime, pour la première fois de sa vie, rencontra plus fort que la haine, ce seul sentiment qu'il ait jamais connu : les grands yeux du bambin purs et doux, le firent vibrer d'un sentiment tout nouveau : l'amour.

Affable et doux avec l'enfant, dur et cruel envers sa mère, Onésime inventait toujours plus d'humiliations et de déchirements qu'il imposait à Jean-Baptiste. Sa nature cruelle, son âme torturée se complaisait dans le marasme et le poussait de plus en plus à de vives cruautés. Il espérait ainsi asseoir plus vite sa domination et son emprise sur ses victimes.

Jean-Baptiste s'apercevait chaque jour d'avantage qu'il n'y gagnait pas à temporiser. Au contraire, l'emprise que son neveu exerçait sur sa fille et son petit-fils ne faisait qu'accroître le danger. Après avoir mûrement réfléchi sur la situation, il décida de s'adresser à la justice afin d'obtenir la protection nécessaire à

sauvegarder les siens. La cruauté mentale d'Onésime s'étalait au grand jour. Maintenant Jean-Baptiste avait peur!

Un enquête fut faite et on découvrit qu'Onésime était de fait recherché par la police. Le nombre d'antécédents du chenapan dépassait de beaucoup tout ce que Jean-Baptiste eût pu imaginer comme crapuleries.

Un soir, profitant de l'absence du mécréant, Jean-Baptiste prit avec lui sa fille Yvonne et son petit-fils Mathias et alla se réfugier dans sa résidence d'été. L'arrestation d'Onésime n'était plus qu'une question d'heures.

Le retour vers la métropole fut long et pénible. Le visage triste d'Yvonne, ses traits crispés, son regard toujours baigné de larmes affolaient son père. Le jeune Mathias, on le sentait, souffrait lui aussi. Trop petit pour comprendre, ses regards allaient de sa mère vers son grand-père et il demeurait silencieux.

Enfin, la voiture emprunta l'allée qui menait à la maison. Jean-Baptiste remarqua tout de suite l'automobile où se tenaient des policiers, qui semblaient attendre son arrivée.

« Mathias devrait aller dormir », se contenta-t-il de dire à Yvonne. Il invita les policiers à passer au salon. Il prit place dans un fauteuil et attendit. Un frisson le parcourut à la pensée qu'il avait dû dénoncer un membre de sa famille et qu'en ce moment même, il attendait le verdict. Il leva la tête, résigné à tout entendre, sauf peut-être la terrible vérité. Onésime, poursuivi par les policiers, avait plongé dans la rivière au volant d'une voiture, une limousine immatriculée sous un faux nom, à une adresse inexistante, ce qui n'aidait pas l'enquête.

Les jours qui suivirent furent d'une grande tristesse, l'attente ajoutant à l'angoisse. À chaque appel téléphonique, ou dès qu'une visite s'annonçait, on sursautait. Parfois, Mathias réclamait son père, mais comme Yvonne s'empressait de détourner le sujet, l'enfant cessa de s'enquérir au sujet de son absence. Nul ne prononçait plus son nom. Un silence lourd pesait entre le père et sa fille. Le malaise rendait la situation étouffante : « Onésime avait plongé dans la rivière, au volant de sa voiture et on recherchait son corps. Il était présumé noyé. » Rien de plus ne fut dit à la jeune femme qui se morfondait pourtant pour en savoir plus.

Après plusieurs jours d'une attente vaine, Yvonne apprit que certains vêtements de son fils et des jouets manquants avaient été retrouvés. La jeune femme comprit l'ampleur du danger qui les avait menacés. Cette révélation lui expliquait les silences et les réticences de son père à exprimer ses pensées. Elle lui était maintenant reconnaissante de n'avoir pas dénigré Mathias et de ne l'avoir pas accablé de reproches, car elle se sentait responsable de l'avoir attiré et de s'être laissée bêtement séduire.

Peu à peu, l'idée que sa disparition soit définitive se fit un chemin dans son esprit. Elle se sentait libérée d'un poids terrible et frémissait à la pensée qu'il aurait pu lui enlever son fils! Par contre l'ascendant qu'il avait eu sur elle troublait son âme. Son cœur souffrait. Ces tiraillements la laissaient perplexe et la gardaient réveillée la nuit.

Jean-Baptiste l'entendait soupirer, connaissant son amour pour cet infâme. Alors il évitait tout commentaire, espérant que le temps mette un terme à son agonie de femme déçue. L'atmosphère qui régnait à la maison n'avait rien de réjouissant.

Mathias se repliait de plus en plus sur lui-même, passait de longues heures seul, renfermé dans sa chambre. Jean-Baptiste n'aimait pas ça. L'enfant avait tout mis sens dessus dessous pour retrouver son toutou rose et sa chemise ornée de cow-boys. Inconsolable, il refusait tout substitut.

— Dis donc, fiston, mes vieilles jambes ont besoin d'exercice, viendrais-tu tenir ma main, je voudrais faire une promenade.

L'enfant, affichant un air indifférent, haussa les épaules. Le grand-père insista. Lorsqu'ils quittèrent, Yvonne ouvrit la bouche pour offrir de les accompagner, mais ne dit rien. Sitôt après leur départ, elle courut vers l'entrée et tira le verrou, puis se précipita vers la porte arrière et fit le même geste. Surprise de sa réaction spontanée, elle s'arrêta et s'exclama.

« Ma foi mais... j'ai peur! J'ai vraiment peur! »

Elle se rendait compte que, pour la première fois depuis la disparition de Mathias, elle se trouvait seule à la maison, et elle était effrayée. Se laissant tomber sur une chaise près de la table, elle enfouit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer puis à sangloter. Des spasmes la secouaient, les larmes ne semblaient pas vouloir s'arrêter. Elle appuya sa tête sur ses bras posés sur la table et donna libre cours à son chagrin.

L'aïeul et l'enfant se rendirent dans un centre commercial. Mathias refusa la glace aux fraises, sa préférée. Plus rien ne semblait l'intéresser. Mais devant la vitrine d'une animalerie, il s'enthousiasma pour un joli serin qui, du haut de son perchoir, fier dans son manteau jaune or, donnait un tour de chant.

Le cœur de Mathias eut le coup de foudre.

– Qu'il est beau, qu'il est beau, ce moineau!

– C'est un serin, écoute-le chanter. C'est un mâle. Regarde celui-là, il est huppé, c'est un canari vert.

– Qui a trop de plumes sur la tête! Celui-là est beau!

– Tu l'aimes beaucoup?

L'enfant fit signe que oui.

– Viens, allons le voir de plus près.

Le chemin du retour fut parcouru plus hâtivement et surtout plus joyeusement. L'enfant tenait précieusement le carton ajouré qui contenait un serin alors, que l'aïeul trimballait une cage dorée remplie d'une large variété de graines qui avaient mille propriétés, goûts et couleurs différents, des bâtons de miel, des biscuits vitaminés, de l'eau distillée, du gravier et tout ce qui était en mesure d'améliorer la vie du chanteur. Le grand-père avait peine à suivre le garçonnet qui allait presque au pas de course.

Mathias grimpa sur la galerie en criant : « Maman, maman. » Ne voulant pas déranger l'oiseau, il frappait la porte de ses pieds. Mais Yvonne n'arrivait pas, ce qui surprit Jean-Baptiste. Soudain, l'homme prit peur. Il eut si peur qu'il sentit ses jambes se dérober. « Si Onésime était revenu! » Il laissa tomber son fardeau et sonda la porte qui était verrouillée. Voilà qui était étrange, anormal. Sa peur quintupla, il fouilla ses poches, sortit la clef de la maison, que, heureusement, il avait sur lui. Ses mains tremblaient. Il ouvrit enfin et courut vers la cuisine.

Sa fille dormait. Autour d'elle, les multiples tissus souillés dénotaient la peine qui l'avait affectée. Mathias s'avança et murmura : « Maman! » Celle-ci leva la tête, ramassa le gâchis et s'affaira à préparer le goûter. Devant son embarras, Jean-Baptiste sortit et revint avec les trésors.

« Viens vite, fiston, il faut libérer ton ami de là. »

La belle humeur était revenue sur le visage attristé. Le

guéridon fut placé près de la fenêtre. L'oiseau ne se fit pas prier et prit son envol dans son nouveau domicile.

– Il ne chante plus!

– Donne-lui le temps de s'habituer un peu. Il est dépaysé. Prends patience.

Mathias avança la grande berceuse, s'installa tout au fond, la tête appuyée, les jambes tendues, car elles n'auraient pu atteindre le sol. Ses mains bien en place sur chacun des bras de la chaise, immobile, il gardait les yeux rivés sur le serin, il observait l'oiseau. Jean-Baptiste s'affaira à préparer le festin du nouveau venu. Celui-ci piaula, puis s'empiffra devant un enfant émerveillé. Lui-même n'avait pas faim. Alors sa mère posa près de lui la collation.

Jean-Baptiste trempa son biscuit dans le thé. Yvonne, gênée de s'être laissé surprendre, semblait embarrassée.

– Cet oiseau, il faut lui trouver un beau nom, lança Jean-Baptiste, tout en faisant un clin d'œil complice à sa fille.

Mathias sursauta.

– Oui, oh oui. J'ai trouvé.

Il courut vers son grand-père.

– On va le nommer Jo...

– Chut! Chut! murmura Jean-Baptiste en posant l'index en travers de sa bouche pour imposer le silence. On doit faire un concours. Pensons-y sérieusement. Dans deux jours, chacun de nous énoncera trois choix de noms. Ensemble, nous choisirons.

L'oiseau choisit cette minute précise pour faire entendre son chant mélodieux. Les yeux de Mathias s'émerveillèrent.

– Dis-moi, Yvonne. Connais-tu le nom du plus grand chanteur de tous les temps?

– Bien sûr : Caruso.

– Oui, Enrico Caruso, célèbre ténor italien, l'homme à la voix d'or.

Jean-Baptiste surprit le regard que le bambin jeta vers l'oiseau. Il sourit devant la réaction de son petit-fils. Au fond de son cœur, il se réjouissait. Il avait compris que son petit-fils avait été sur le point de suggérer le nom de Jojo, ce surnom détestable qu'Onésime avait donné à son fils en le voyant pour la première fois. Le mécréant! Yvonne précisait : « Mathias, son nom est Mathias. » Il avait éclaté d'un rire démoniaque, que sa fille ne s'expliquait pas, mais que lui, le père, comprenait.

Il ne voulait pas que ce nom stupide fût repris, il faisait partie des mauvais souvenirs à effacer.

Le dimanche suivant, Mathias se leva très tôt et dressa le couvert. Alors, on en vint au concours. Yvonne suggéra d'abord :

- Coco, c'est très joli Isabelle...
- Pouah! C'est le nom d'une fille et lui, c'est un mâle.
- Bidule, alors.
- Non! hurla presque Jean-Baptiste.
- Pourquoi? tu sais ce que signifie le mot bidule, papa?
- Oui, et je sais que c'est un nom que l'on donne à un chat.
- À un chat?

Jean-Baptiste venait de se faire rappeler la chatte, la maudite chatte, qui à l'île d'Orléans allait toujours se réfugier chez ce voisin, l'amant de sa belle-sœur, le père véritable d'Onésime. Il avait blêmi.

- Bon, insista Mathias. Que suggères-tu, grand-papa?
- Euh! j'ai pensé à Coucou, Pinson et Pompon.
- C'est maintenant mon tour.

Les yeux de l'enfant pétillaient de malice.

– Alors, je vais vous dire mon choix : Caruso, Caruso, Caruso. J'ai gagné, j'ai gagné. Trois votes pour Caruso.

L'enfant se leva, courut vers la cage, « Bonjour, Caruso. ». Pivotant sur ses talons, il revint vers son grand-père, l'embrassa, se colla un instant contre sa mère et retourna vers son ami.

Grâce à un cœur généreux, à un amour attentif, un enfant venait de reprendre goût à la vie, de se réconcilier avec elle, de réapprendre à aimer. Ni le père ni la fille n'osèrent expliquer leur réaction respective. On continuait de vivre, murés dans un silence troublant.